Aux Partis[illegible] de l'ordre et de l'égalité,
A[illegible]s, il faut a[illegible], agir à l'unisson,
N[illegible] pas pour é[illegible]r un pouvoir arbitraire,
Q[illegible] veut du peu[illegible]e encor pressu[illegible]er la misère,
Mais pour sau[illegible] nos droits et voter pour DAWSON.

UN CREOLE.

TICKET DES REPUBLICAINS.

POUR GOUVERNEUR,

J. B. DAWSON.

SENATEUR,

BERNARD MARIGNY.

REPRESENTANS,

B. Z. CANONGE — J. R. GRYMES
H. PEDESCLAUX — LOUIS ALLARD
CHARLES DAUNOY — J. M. KENNEDY
HORTAIRE ANDRY

POUR LE CONGRES,

Premier District—CHS. GAYARRE.

L'ABEILLE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, TOUS LES JOURS, PAR
JEROME BAYON.
IMPRIMEUR DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.

"Il faut que l'UNION soit conservée."

LUNDI MATIN, 7 JUILLET 1834.

INTERIEUR.

NOUVELLE-ORLEANS, 7 juillet.

Pour plusieurs faits français voyez l'autre page.

On nous a envoyé les pièces suivantes pour être publiées:

IBERVILLE, 23 juillet 1834.

Nous certifions qu'à un bal qui a été donné chez M. Timoléon Lesassier, ex-membre à la Législature pour cette paroisse, il ne s'est pas dit un mot pendant toute cette soirée sur les élections, et que le général Dawson n'a contribué en aucune manière aux querelles qui ont pu s'élever pendant ce bal.

(Signés) TIMOLEON LESASSIER.
J. ESTEVAN.
JOHN F. SCOTT.
ELOY BLANCHARD.

Nous soussignés, certifions que M. F. Regnard, frère de l'Editeur du *Rôdeur Démocrite*, a dit que si White emportait l'élection, son frère en serait bien récompensé.

D. ALLAIN.
F. MILLER.

Mr. ARMITAGE.

Monsieur,—Je reçus une visite du général Dawson au moment où il s'était élevé une querelle entre vous et Mr. B.; c'était pour me prier de venir mettre l'accord entre vous deux; tout ce que je peux dire, c'est que M. Dawson se trouvait très mécontent du trouble qui s'était élevé.

J. ESTEVAN.

Mr. Regnard, éditeur du *Démocrite*, s'était permis de se servir de mon nom sans mon autorisation, contre le général Dawson, dans l'affaire qui a eu lieu il y a quelque temps, à Iberville, s'est comporté comme un imposteur et un polisson.

PROSPER MARIGNY.

A l'assemblée des DEMOCRATES, tenue samedi dernier, à la salle de M. Davis, les résolutions suivantes ont été adoptées à l'unanimité:

Résolu que Messieurs Soulé, Hennen, Christoval de Armas et Carter seront invités à se réunir à la Cour de Paroisse pendant tout le tems des élections, et veiller aux intérêts du ticket républicain.

Résolu de plus, qu'une invitation sera faite au nom du général Dawson, à Messieurs Plauché, Labatut, Modeste Lefebvre, Louis Barbarin et J. H. Holland, à l'effet d'assister le comité désigné ci dessus.

Enfin, le comité invite tous les amis du général Dawson, tous les amis des libertés républicaines, a employer tous leurs efforts pour assurer l'élection des amis du peuple et faire triompher les vrais principes.

CONCITOYENS!

Vos ennemis ont épuisé leurs ressources. Vous savez quelles sont leurs forces. Vous les trouverez aujourd'hui au scrutin. Soyez prêts. Dans leurs pensées ils avaient dit, nous vaincrons et voilà que le découragement a gagné leurs rangs, que leurs propre honte les punit de leurs calomnies, de leur folle audace et de leurs mensongères correspondances. Dites nous par quel secret ces mêmes hommes, hier, si pleins de morgue, mettent tant de flexibilité dans leurs paroles et baisent la main du peuple sur le front duquel ils attachèrent, hier, la plus déshonorante des flétrissures. Est-ce le privilège de leur organisme, ou retour de politesse. S'il était vrai que leurs cajoleries fussent sincères, pourquoi leurs protestations sont si tardives? Pourquoi dans tous les rangs de leur parti on a vu les Verrès de la république. Pourquoi ont-ils attendu que leurs propres paroles les frappassent d'anathème et les introisissent de la réprobation publique qui est venue fondre sur leurs têtes? Pourquoi à la face du ciel sur la terre sacrée de la démocratie ont-ils scellé l'énorme attentat de s'appeller les aristocrates de la république. Concitoyens, le mot d'Aristocratie n'est pas dans notre langue. Nos pères ne l'y mirent pas et les dieux sauveurs de la patrie veilleront qu'il n'y entre.

LACKSONITES AU POSTE!!

LA VOIX DU PEUPLE.

Aujourd'hui, électeurs, vous allez montrer qui vous êtes, aux hommes pleins de morgue qui ont voulu vous traiter en idiotes, à ceux qui, si jamais ils obtenaient le pouvoir, feraient tous leurs efforts pour priver du droit de voter tous les citoyens qui, par leur rang et par leur fortune, ne leur paraîtraient pas assez indépendants. Ils vous l'ont donné à entendre, M. Mazureau n'a-t-il pas dit publiquement que vous donniez votre voix pour *un verre de Whiskey*? n'a-t-il pas attaqué votre honneur en s'exprimant ainsi? Son intention, l'intention du parti White ne serait-elle pas d'employer tous les moyens de mettre de côté tous les hommes qui, comme ils le disent, à qui veut l'entendre, ne présentent pas de garanties assez fortes? et ces moyens ne leur manqueraient pas, sans avoir besoin de toucher à la constitution.

Défiez-vous de ces hommes! Songez-y bien; jamais la liberté n'a été exposée à un plus grand danger qu'aujourd'hui. Les conspirateurs sont partout, nous vous les avons démasqués, il vous est facile de les reconnaître. Rallions-nous donc à l'homme qui, seul, dans les circonstances critiques où nous nous trouvons, peut nous sauver du péril qui nous menace. Dawson n'est pas un aristocrate; il n'a jamais méprisé le peuple, lui, jamais il n'a parlé avec dédain des créoles; et c'est justement parce qu'il estime les créoles, c'est parce qu'il est l'ami du peuple, que les aristocrates, que les anti-républicains ont recours aux moyens les plus odieux pour l'éloigner du poste honorable auquel nous voulons l'élever. Mais quel désenchantement ils vont éprouver! Comme la honte va se peindre sur ces visages bouffis d'orgueil, quand ils entendront la masse du peuple s'écrier: Dawson pour gouverneur!!

Nous donnons aujourd'hui les nouvelles d'Europe apportées par le *Sillas Richards*, parti de Liverpool—les dates de Londres sont du 23 et celles de Paris du 21.

APPEL AU PARTI QUI N'EST PAS DE *WHITE*.

Vous ne vous doutiez guères, vous tous citoyens modestes d'une fortune qui vous donne le droit de voter; vous dont les pères ont sacrifié le fruit de leurs sueurs à votre éducation, vous aussi, dont les frères n'ont point encore GAGNÉ le titre de propriétaires; vous d'imaginiez pas, disons-nous, que ce, gêner, ces frères, seraient traités de VAGABONS. C'est pourtant l'expression dont se servent les organes de ce parti de White, pour lequel l'adoration du veau d'or est l'unique loi! On nous accuse pour avoir signalé l'aristocratie! mais c'est elle même qui se démasque, et dont le langage impudent vient insulter jusques au pied de l'urne électorale, ce peuple qu'elle se flatte de y conduire à *coup de fouet*, pour y faire voter à son gré les pauvres propriétaires en les parchemins, sur lesquels elle semble dominer encore par le langage de la richesse ou de la position sociale! Et ce sont des juges qui, abusant de l'autorité que leur donne leur inamovible emploi, font ainsi la loi à une fraction de ce peuple au nom souverain duquel ils exercent! Honte! mille fois honte! à ces dominateurs hypocrites qui, se récrient contre l'accusation d'aristocratie, tout en minant sourdement nos institutions; et tout en abjurant les principes républicains sur lesquels fonde leur existence politique.

Ce n'est pas, disent-ils, une querelle d'opinions que l'élection actuelle; et parmi les Whitistes ne compte-t-on pas des amis de la République? Certes, nous serions bien contristés de penser que beaucoup de ceux qui se proposent de voter pour ce candidat, ne fussent pas de bons citoyens! mais, nous oserons le dire ici hautement, tout les soutiens du système de domination financière qui lutte avec tant de violence contre notre gouvernement général; tous les partisans de cette banque assez puissante pour avoir produit à dessein une pénurie générale, ne sont-ils pas rangés sous l'étendard de White? et ne sont-ce pas les mêmes qui, pour réduire le commerce de notre ville aux abois, ont eu assez d'influence pour faire refuser la foi de l'Etat à la Banque des Citoyens? C'est ce parti anti-populaire, c'est ce système dominateur, sur quoi s'appuie E. White. Quelque fût son caractère, quelles que fussent ses vues individuelles, est-il possible de supposer que, reniant la coterie qui l'aurait porté au gouvernement de l'Etat, il pût se dégager des liens qu'il eût ainsi formés? Non, M. White est, et a toujours été l'homme des distinctions et des exceptions et, désormais, le peuple sera forcément pour lui ce qu'il est pour son parti: une tourbe dont on peut diriger les votes par les moyens les plus abjects; des gens dont on dispose pour un verre de Whiskey!

Qu'a donc le peuple à attendre d'un gouverneur imposé par l'aristocratie, d'un gouverneur en faveur du quel on prétend faire voter à coup de fouet? En vérité, nous restons confondus de l'impudence de ceux qui prétendent obtenir ainsi la majorité! Nous sommes citoyens; et bien que les Whitistes, abusent d'un mauvais jeu de mots résultant du nom de White, qui, en anglais, veut dire BLANC; et qu'ils ravalent ainsi de leur rang, et avec la dernière insolence, les amis de Dawson, et qu'ils en fassent une classe ilote, nous n'en sommes pas moins libres! Nous saurons venger nos droits, en nous portant en foule pour déposer nos votes en faveur de Dawson, l'ami du peuple et des institutions nationales!

LES FAUX DEMOCRATES.

Il y a des gens qui, pour mieux tromper le peuple, se présentent à lui avec le beau titre de démocrate, tandis qu'ils ne sont rien autre chose que des aristocrates, à cela près qu'ils n'ont ni la dignité, ni les vertus, ni les talens de l'ancienne aristocratie, qu'ils veulent singer; ils n'en ont hérité que les vices, et Dieu sait, si elle en était entachée. Ces faux démocrates sont bien faciles à distinguer des hommes qui sont véritablement attachés à la démocratie dans toute sa pureté. Les faux démocrates se trahis ent par leurs discours et par leurs actions. Dans tous leurs discours, loin d'exalter les vertus du peuple, loin de reconnaître sa souveraineté, ils le critiquent amèrement, ce peuple; ils lui prodiguent les épithètes les plus insultantes; il n'est à leurs yeux, que de la canaille! C'est ainsi qu'ils l'appellent dans leurs salons; ils n'ont pas osé le dire publiquement, mais s'ils avaient le pouvoir, nous pourrions nous attendre à bien autre chose. Quant à leurs actions, elles sont conformes à leurs discours; ils font tout pour empêcher les petites fortunes de s'élever; et, comme ils ont la clef des trésors, ils ont bien soin de ne se jamais trouver, quand il s'agit de venir au secours d'un honnête père de famille qui ne peut pas battre monnaie comme eux. Ils n'en usent pas de même à l'égard des grands: ceux-là seraient-ils les plus grands fripons de la terre, ils trouvent toujours grâce devant eux. Mais tel est un banquerotier, un homme qui a causé la ruine de cent pères de famille, c'est égal, c'est un aristocrate, il est riche: c'est un honnête-homme; il sera gouverneur, juge, digne enfin de tous les emplois. Mais c'est un ignorant, c'est un homme sans moralité, c'est égal, c'est un aristocrate, il est riche, c'est un honnête homme.

Voilà, peuple, voilà les hommes qui veulent aujourd'hui obtenir tes faveurs, qui mandient tes suffrages. Les reconnais-tu bien? te laissera-tu séduire par leurs belles promesses? Aujourd'hui ils t'abordent, le sourire sur les lèvres, ils te saluent; mais s'il devenaient tes maîtres, car c'est à leur rêve, comme il serait pesant ce joug qu'ils te feraient porter! comme ils te feraient sentir l'éperon! tu serais la bête de somme. Est-ce que cette idée ne te révolte pas? Serais-tu décidé à faire l'abandon de tes droits les plus sacrés, à ces petits tyrans? Non, tu as trop le sentiment de la dignité pour souffrir qu'on te réduise à une condition si misérable. Aujourd'hui tu lui apprendras qui tu es; tu lui prouveras que Dawson est l'homme de ton choix et que nul autre que lui n'obtiendra ton suffrage.

NOUVELLES RECENTES DU MEXIQUE.

Par le brick *Edwen*, arrivé hier de Vera Cruz, d'où il était parti le 23 du mois dernier, nous avons reçu des journaux qui vont à la date de son départ, dont nous offrons le sommaire à nos lecteurs, en attendant que nous puissions traduire les articles les plus intéressants.

Les troubles déchirent toujours cette belle contrée où tout tombe dans la grande confusion, au détriment sans doute de la morale, de l'agriculture et du commerce. Les partis divisent le peuple, et chacun d'eux a ses raisons plausibles propres à lui faire trouver des partisans. La grande querelle entre Santa-Anna et les deux chambres du Congrès occupe l'attention générale. Le manque de subordination se laisse apercevoir de tous côtés. Les lois sont sans force dans toutes les parties de la confédération.

Dans une lettre écrite par un habitant respectable de Lugos le 20 mai, on voit entre autres choses ce qui suit:

Il y a long-temps que je n'ai eu l'honneur de vous écrire parce que je n'ai trouvé dans cet endroit aucun courrier, à cause de la déclaration faite par le peuple le 12, jour où s'est publiée la loi des curés, que le peuple a déchirée et dont il a jeté les morceaux sur les autorités, qui périssent toutes, si elles n'eussent pris la fuite avec l'administrateur. Il n'y eut ni désordre ni pillage.

Le 20 mai, il est arrivé 250 hommes de Guadalajara pour remettre le peuple dans son bon sens, mais voyez ce qui en est résulté; il est sorti contre eux environ 4000 Léperos, Indiens et soldats, qui, en moins d'un quart d'heure ont anéanti la troupe ennemie, qui s'était formée en carré dans la cour de la petite ferme appelée Zapateco. Toute la fureur du peuple s'est porté sur ceux qui avaient assassiné Vitella et un Sarlado San Juan, qui avait [illegible] la Vierge. Dans cet endroit, il y eut six morts et un blessé, et de l'autre côté 14 morts et 30 blessés. Le peuple a fait en outre, 150 prisonniers. Ces derniers ont été conduits à Lagos, où ils n'ont pas tardé à être mis en liberté, et cette ville est restée tranquille. Don Juan de la Cruz, en est le commandant, il a invité Don Raphael Flores à Pétre à son place, et celui-ci ne lui a pas encore fait de réponse. Nous avons aujourd'hui à Lagos 2000 fantassins et plus de mille cavaliers. Don Juan de la Cruz est déjà venu faire sa déclaration à San Juan où se trouve Cermeno avec environ 2000 cavaliers montés. Il a fait aussi sa déclaration à la Villita, San Miguel, Adoves et El Rincon. A présent nous n'avons plus rien à craindre; rien ne remue de Guadalajara.

LES ELECTIONS!

BANQUE ET MAGIQUE.

Première représentation.

L'orgue joue: *La victoire en chantant nous ouvre la barrière.*

Entrez, Messieurs,...entrez, c'est joli à voir; c'est aujourd'hui que nos *Comices* vont commencer; cela dure trois jours, et se renouvelle tous les quatre ans—Entrez...entrez; c'est magnifique; il n'en coûte rien pour pénétrer dans ce sanctuaire, où l'on sue le patriotisme; seulement quelques coups de coude à droite et à gauche en sortant. Du reste, le spectacle est gratis, *pro populo*, et on vous fournira, en outre, des carosses pour vous conduire, et des rafraîchissemens pour humecter votre ardeur civique!

L'orgue joue: *Oui, vous avez des droits superbes.*

Le Théâtre représente une Place Publique, plantée d'arbres de diverses espèces, et entourée d'une grille en fer, que bientôt la rouille aura rongée. On aperçoit dans le fond trois fameux édifices; celui du milieu s'appelle le *Temple de Dieu*; celui de droite est le *Temple de l'Expiation*; et celui de gauche est le *Temple de la Discorde*!... C'est positivement ce dernier qu'on a transformé en Bureau de Scrutin; en vérité, on ne pouvait mieux choisir; et c'est là, où vous êtes invités à faire acte d'apparition.... On n'attend que vous, et voilà qu'on va commencer; c'est du curieux; c'est du nouveau;—Entrez, Messieurs....entrez.

L'orgue joue: *Ah! que je sens d'impatience.*

Les acteurs sont divisés en deux troupes, et ont deux étendards distincts. Sur l'un on lit ces mots, en gros caractères, *Aristocratie*; et sur l'autre est écrit: *Démocratie*. On prétend que la première est la faction de l'opulence, et que la seconde est celle de la pauvreté. Celle-là, à ce qu'on dit, veut placer le pouvoir entre les mains des riches; et celle-ci veut le remettre aux prolétaires!—Entrez messieurs, vous verrez cela de plus près, et vous serez à même de juger du mérite personnel des officiers généraux qui y jouent les principaux rôles. Vous y trouverez des postulants qui ne manqueront pas de réclamer votre approbation. Aussitôt qu'on vous aura mis *dedans*, vous posséderez le droit de les élire ou de les rejeter, selon votre bon plaisir, car, ici, à cette époque, comme au temps des Saturnales, chez les Romains;.... le Peuple est *tout-Puissant*!!!

L'orgue joue: *Vaillons mi salut de l'Empire*

Vous pouvez, Messieurs, promener vos regards partout, vous trouverez de quoi vous distraire, et il vous sera facile de fixer votre choix; puisque, dans le nombre des *Prétendus Conscrits* qui vous seront présentés, il y en a de tout âge, depuis l'adolescence jusqu'à la caducité!!!—De chaque côté que vous retournerez, on vous combiera de poussière et de flatterie, avec cette seule différence, que les *Aristocrates* vous feront boire du vin à *long-bouchon*, tandis que les *Démocrates* ne vous offriront que du *whiskey*, car on dit que c'est la seule boisson qui soit populaire!!!—Dépêchez vous, la pièce est commencée,—Entrez, Messieurs, Entrez.

L'orgue joue: *France buveurs que Bacchus attire*

Dans le nombre des *Personnages-parlants*, vous en apperçevrez qui jouent leur rôle à merveille!—leurs costumes sont différents comme leurs caractères. Vous y verrez des *Tribuns* qui obscurcissent *le blanc*, en l'étaient au grand jour! —des Orateurs qui prouvent que la ligne courbe est la plus courte pour arriver d'un de point, au but qu'ils se proposent! —des Aristides qui refusent mille piastres pour se faire!—des Savants qui prennent une *Abeille* pour une *Scarabée*!—des Politiques qui assurent que le gouvernement par Exception est celui des Banques, parcequ'à l'avantage d'en faire déposer votre argent en papier, ce qui allège beaucoup votre situation! Enfin, vous y verrez un assemblage monstrueux, comme à l'affaire du 3 Nivose, où les admirateurs de Marat s'étaient joints aux partisans de la royauté!!!—Tout bien là le cas d'en déduire cet axiome de mathématique que *les extrêmes se touchent*!!—Entrez, messieurs, entrez vite. Si vous voulez suivre le cours de ces belles choses, vous n'avez pas un instant à perdre, et....nous vous dirons le reste au prochain numéro.

L'orgue joûte: *Nous nous verrons demain sur le champ de bataille!*

Le comité nommé pour faire la visite des écoles Centrales et Primaires, a rempli avec zèle et soin les devoirs qui lui était imposés; après plusieurs visites, pendant lesquelles il a examiné les différentes classes dont se compose cette école, il a vu avec satisfaction que le nombre des élèves avait augmenté, que les classes étaient tenues avec beaucoup d'ordre, que les professeurs remplissent avec une exactitude et une activité digne de louange la tâche qui leur est confiée. Il est sorti cette année des écoles Centrales quatorze jeunes élèves qui ont de suite été employés dans le commerce et dans des bureaux de notaire.

J. J. MERCIER.
H. B. CENAS.

M. Jérôme Bayon, éditeur de l'Abeille, Nouvelle-Orléans.

MONSIEUR,

L'amour du bien public qui distingue éminemment votre journal, m'a fait penser qu'entre vos mains ce manuscrit serait très bien placé, et qu'il trouverait peut-être place dans votre feuille. Si vous lui faites les honneurs de l'impression, l'auteur vous prie d'en envoyer quelques exemplaires à Lafourche-Intérieure sous le couvert de M. Pre. Lefebvre.

Les clameurs que la Banque paraît faire renouveler avec plus de vigueur aux approches des élections, m'ont fait rompre un silence que j'avais long-tems gardé. Je désire que mon innocente apostasie puisse exciter un changement de religion, un grand nombre de personnes, qui, comme moi peut-être, ont été éblouies par le clinquant d'une aristocratie, que j'avais pour la démocratie *décemment vêtue*.

L'écho des mots *Whig & Tory* prononcés au Capitole, à propos d'une Banque, m'a fait frémir, en m'éveillant en sursaut. Je n'ai eu ni honte ni peur de reconnaître et d'avouer l'erreur dans laquelle j'étais sur certains personnages, et voilà!.....

Si une postérité peut en lire une autre, gravons nos constitutions sur des plaques d'acier à l'épreuve de la lime et du temps!—Si nous ne sommes pas liés par le pacte de nos ancêtres, amendons-le pour les besoins de l'époque, mais ne le violons pas ouvertement comme on l'a fait jusqu'ici.

Agréez monsieur, l'assurance de mon respect,

L'AUTEUR.

Ce 24 juin, 1834.

LE CONVERTI,

ou Remarques sur la crise de 1834.

Nous commençons, sans autre exorde, par déclarer que nous n'avons jamais été partisan du Général JACKSON, que nous nous étions figuré comme un tyran toujours prêt à mettre sa volonté à la place de la raison, de la justice, et conséquemment des lois: Nous supposions celles et les décrets sur ce fondement solide. La réflexion nous a convaincu que cette hypothèse était fausse. Nous avons reconnu que la volonté du général reposait sur cette raison et cette justice qui manquaient aux lois, et ce n'est pas un *miracle* qu'un homme soit plus sage qu'un corps composé d'hommes.

Il n'a fallu rien moins que l'éloquence éblouissante d'un HENRY CLAY pour faire adopter ce beau système décoré du nom de système américain; pour établir hors du giron de la constitution fédérale, le système des améliorations internes; et enfin pour enfanter par une opération césarienne, ce monstre colossal, la Banque des Etats Unis! Succube qui prend aujourd'hui toutes les formes pour séduire et pour jouir des faveurs d'un peuple qu'elle a réduit ou plutôt qu'elle veut réduire au plus tyrannique des esclavages.

Entreprendre de renverser un ordre de choses que l'intérêt personnel d'un petit nombre a créées et consolidées, et croit pouvoir perpétuer par le silence, l'insouciance, je crains de le dire.... l'ignorance d'un peuple adolescent, ne peut-être la tâche d'un écrivain public. Quelques solides que soient ses argumens, quelque clarté qu'il mette dans sa dialectique; quelque conscience qu'il ait de la justice de sa cause; Les erreurs qu'il a à combattre, trouveraient toujours des défenseurs à logique spécieuse; et l'argument irrésistible de tous les tems dans les mains de l'aristocratie des richesses, arc-boutera ait les *sommités sociales* sur le *corps jeune et insane* du peuple.

C'était au patriotisme du chef de la nation, éclairé du soleil de la vérité, en vigie sur le phare qu'ont élevé nos ancêtres sur les débris de la tyrannie; C'était au chef de la nation placé à une hauteur d'où il peut embrasser la circonférence plus ou moins étendue de tous les horizons politiques, à user de son pouvoir pour aplanir, pour égaliser la surface du corps social où les moindres aspérités du monopole, peuvent faire trébucher à l'avenir, une autorité aveugle (car nous pouvons mal choisir aussi) et lui faire écraser dans sa chute les innocents comme les coupables. C'était au général JACKSON, qu'il appartenait de déchirer le voile qui cachait la nudité de toutes ces belles fictions politiques qui nourrissaient de leur feux les Salamandres qui les avaient conçues, en consumant ce peuple, cette tourbe qui les alimente.

Les droits d'importation ont eu pour prétexte la protection de notre industrie domestique; mais pour qu'il y eut équilibre au dedans, il fallait au moins que la production fût égale à la consommation; alors l'importation devenait superflue, et il est de l'essence du commerce extérieur de ne suppléer qu'aux besoins. Cet équilibre existait il? Le tarif était une lettre morte. La production de notre travail fle suffisait-elle pas à nos besoins et pouvait-elle y suffire ou non?

1°. Nous admettons qu'elle ne pouvait suffire, mais le pouvait par la suite. En attendant qui payait les droits d'importation? Le consommateur.—Mais il faut bien encourager notre industrie locale.... Nous ne lui devons la préférence qu'à prix égal. Si l'article produit est un objet de première nécessité, le gouvernement le doit procurer au meilleur marché possible pour que toutes les classes de la société en soient pourvues. Imposer des droits de protection, c'est retarder les progrès de l'industrie locale, qui loin de s'ingénier pour combattre avantageusement la concurrence étrangère, s'éloigne de son objet en accaparant l'article importé et en *spéculant* ainsi sur les besoins du pays.

Les habitans d'une ville sont rassemblés dans le même lieu et peuvent aisément se liguer. Aussi y voit-on tous les jours se former des associations de toute espèce. Les [illegible] ra, sont disséminés et ne peuvent guère se concerter; celui, leur dépendance de la capitale, qui les empêche de faire corps. L'avantage que l'industrie des villes a sur celle de la campagne est immense. Les banques, les douanes, l'esprit d'association, peuvent concurremment faire hausser le prix des marchandises, et faire baisser celui des denrées. Ce monopole odieux tombe sans cesse sur les gens de la campagne qui rarement s'y sont opposés, et auquel ils ne peuvent même pas s'opposer tant ils sont empêtrés dans leurs chaînes.

2°. Si l'article produit ou importé est un objet de luxe, la quantité en sera toujours suffisante pour le petit nombre de consommateurs: Qu'alors, les droits soient tels qu'ils n'encouragent pas l'usage de ces superfluités en faisant sortir du pays des capitaux enlevés à la circulation.. Que surtout le législateur ne perde pas de vue le penchant naturel de l'homme pour l'imitation.

3°. Quelles conséquences inclusives ne doit on pas appréhender du tarif, dans l'hypothèse que notre production ne pourra jamais suffire à la consommation? N'est-ce pas tromper le producteur, toujours trop enclin à se faire illusion, que de créer en sa faveur un droit de protection qu'il faudra tôt ou tard lui retirer à la demande du peuple consommateur? La Louisiane, en particulier, ne devra-t-elle pas sa ruine à ce droit protecteur sur les sucres si elle persiste dans une entreprise aussi précaire? Pourra-t-elle jamais rivaliser avec les colonies anglaises des deux Indes.

Prétendrait-on que si le pays manque d'une denrée ou d'une substance propre à notre consommation ou à nos manufactures; on ne peut la produire en quantité suffisante, et faille par esprit de patriotisme la payer quatre fois sa valeur ou s'en priver plutôt que de la tirer du lieu qui la produit à meilleur marché? Quelque grossier que l'on suppose le peuple, il aura tôt ou tard l'instinct, (pour parler le langage méprisant du monopole qui nous assimile à les bêtes) d'acheter ce dont il a besoin de ceux qui le vendent à plus bas prix. Et s'il n'a pas vu de ce droit naturel, c'est que sans expérience, il s'est laissé brouiller un instant le sens commun par les sophismes intéressés des zélateurs du monopole. Le sang des Caroliniens ne coulait pas dans les veines de tous les citoyens des Etats-Unis.

Nous conclurons sur ce sujet, qu'il y a des pays dont les avantages sont si marqués sur d'autres, que toute lutte devient inutile. L'on a dit qu'avec des couches, des chassis et des serres on pouvait faire produire à l'Ecosse de forts bons raisins, et en faire de bon vin, mais qui coûterait trente fois plus que le vin, au moins aussi bon qu'elle tire de l'étranger. S'ensuivrait-il qu'en Ecosse, il faille défendre l'importation de tous les vins étrangers pour le plaisir d'y faire du vin de Bordeaux ou de Bourgogne. Ne serait-il pas absurde d'imposer, cent fois plus de capital [illegible] l'industrie qu'il n'en faut [illegible] pour acheter de l'étranger [illegible] cet objet qui manque à l'Ecosse!

[illegible] la vente intérieure au pro[illegible] dans un art ou une manu[illegible] elque sorte diriger les indi[illegible] vent employer leurs capi[illegible] comme nous l'avons [illegible] noisible. La pro[illegible] mation! Le tarif est [illegible] maintenant, ou ne [illegible] qu'naissent de circonstances [illegible] ne [illegible] pas nécessaires de [illegible] auxquels ils ne peuvent s'appli[illegible]

[illegible] vement qu'effaurer le système des a[illegible]

[illegible] mentation économie politique et l'action de [illegible] rendre ou leurs les avantages qu'une bonne [illegible] ration, et encouragé culture pourront à un Etat, [illegible] de [illegible] que la chose est, ou [illegible] un état [illegible] de pure nature, ou qu'elle est usée par [illegible]

Ou, dans le rapport de l'agriculture que l'on compare la [illegible] de notre [illegible] à la nôtre population. Sous le rapport [illegible] manufactures, que l'on compare l'ex[illegible] —Mais agriculture, le commerce et les manu[illegible] grand mouvement une chaîne de communica[illegible] sans laquelle toute distribution des produits. Tout é[illegible] change ou trafic des denrées et des marchandises, toute circulation nécessaire à la consommation ne pourraient exister. A la bonne heure; mais les états confédérés ont [illegible] tous à la fois besoin de chemins, de canaux, ou d'autres moyens de communication! Ne serait ce pas au moyen d'une taxe que ces sortes de travaux s'exécuteraient. Or, cette taxe prélevée sur tous les états pour un objet de cette nature, ne pouvant procurer un avantage égal à chacun, serait un sujet perpétuel de discorde qu'énumèreraient les [illegible] de localités.

La Nouvelle Orléans, par exemple, aurait-elle contribué le gaîté de cœur à faire couler par le canal de New York, cette partie des produits de l'Ouest que lui portait naguères le Mississipi.

En y fesant bien attention nous verrons qu'il y a dans l'union des Etats-Unis, parmi ses agricoles; ceux de manufactures; ceux de la classe du Bénéfice commerçants. Et enfin d'autres qui réunissent, par leur position géographique, ces trois classes et subdivisions de l'industrie. Il pourrait arriver, comme ce que nous avons dit à l'un nuisant à l'autre.

Il faut donc laisser faire l'industrie locale ce qui [illegible] dire son intérêt. Il y aurait un autre danger à appréhender d'un tel système d'amélioration dans les mains du gouvernement général. L'éloignement des lieux empêcherait toujours l'œil du gouvernement de distinguer les [illegible] spéciaux de l'intérêt personnel, qui ne ressemblent que trop souvent aux actes purs du patriotisme.

Tout ce qui vit et agit dans la société, travaille et participe plus ou moins aux améliorations de tous genres. Mais une population clairsemée sur un territoire immense ne saurait imiter sans s'exposer à de graves erreurs une population surabondante sur un sol peu étendu. Il faut toujours craindre de détourner l'homme, naturellement inconstant, d'un travail qu'il suffit maintenant, pour l'attirer vers des spéculations illusoires, ou prématurées. Tout peuple nomade rêve la prospérité; il la devance, il veut en fixer les limites, sans voir ni redouter l'espace qui l'en sépare encore, il marche, et ne connaît ses effets d'autrage que le trouge que lorsque ses forces l'abandonnent. Il n'est pas sage d'anticiper sur l'avenir.

Nous voilà maintenant arrivés à cette époque, que la main de Jackson, n'a pas cramé d'effacer, malgré son [illegible] immante propriété électrique. Une date après de cette trop circonspect du Président, après ses actes subséquents, peut être trop absolus; après les sarcasmes, les accusations, les imprécations des adorateurs de ce BOA infernal qui enchaîne dans ses plis tortueux, tous les Etats de l'Union, les opprime ou les secourt à son gré. Thermomètre capricieux de la valeur des denrées et des marchandises et du crédit public!.....

Divaguons aussi à notre tour, appelons un instant l'attention du peuple, de cette canaille méprisable, sur lequel pèse le plus les calamités que nous devons à nos [illegible] patriciens; et tachons d'indiquer quelques remèdes, puisque nous devons plus rien à espérer d'un sénat qui s'est érigé en Oligarchie.

Que l'on nous excuse [illegible] à la longueur d'un article que nous n'avons qu'entrevu dans un cadre plus étroit. Nous essayerons de développer un système qui n'est pas encore parfaitement entendu de la multitude; nous ferons remarquer les traits les plus saillans de l'histoire de ces institutions monétaires pour établir leur concordance avec notre situation actuelle; et nous ferons voir que l'erreur la plus préjudiciable dans laquelle l'intérêt personnel adopt nous fait tomber, est d'avoir voulu faire accorder ces institutions avec une constitution qui y était diamétralement opposée, alors que ses auteurs avaient encore devant les yeux les effets désastreux du papier monnaie; tandis que c'est la constitution qu'il faudrait modifier pour la mettre au niveau d'une découverte importante, qui n'est pas encore arrivée au plus haut degré de perfection dont elle est susceptible.

La vie de l'homme individu a un commencement et une fin; mais celle de l'homme peuple est un cercle dans lequel la société reforme toujours au même point, après une rotation plus ou moins lente. Nous serions toutes aujourd'hui du crime qu'il n'y a rien d'absolument nouveau pour cette humanité qui ne fait perpétuellement que mûrir, croître, décliner, puisque s'éteindre, pour renaître avec les mêmes vicissitudes, si nous n'étions seduits par cette idée de perfectibilité qui ne saurait cependant aller au delà du nombre limité de nos sens.

La substitution du papier à l'or et à l'argent monnayé, remplace un instrument de commerce fort dispendieux, par un autre qui coûte bien moins et qui est *quelquefois* tout aussi bon. Il le serait *toujours*, si à cette époque où une grande partie des préjugés a disparu de la société, l'on rétablissait que ces deux métaux plus précieux que les autres par leur rareté seulement, pourraient être bien mieux employés aux usages de la vie domestique comme matière première de mille espèces d'ouvrages, que comme unité de mesure de la valeur des choses.

Ce n'est pas ici le lieu de dire que toute unité de comparaison dans la valeur ou le prix des choses, n'est qu'une pure convention idéale; qu'une abstraction qui ne peut avoir de valeur ou de prix elle-même sans nous jetter dans la plus grande confusion. Nous dirons seulement, en passant, que si une chose *vaut* ce que nous sommes convenus d'appeler une piastre; et que la *valeur-piastre* soit un être idéale, soit un objet tangible qui vaille plus ou moins suivant sa rareté ou son abondance, cette valeur-piastre ne peut plus être une unité de mesure, laquelle doit être essentiellement invariable. Que ce que nous appelons *pied de roi*, comme unité de mesure de l'étendue, soit rare ou commun dans un pays où cette unité est adoptée, il ne s'en suit pas qu'un pied mesure plus ou moins dans les deux cas. Le prix ou la valeur n'est que le rapport de la production à consommation, modifié par la rareté ou l'abondance de cette production; mais l'unité qui sert à mesurer ce prix ou cette valeur ne peut pas plus varier qu'un pied de roi. Il ne s'agissait plus que d'avoir un *signe* commode, portatif, et conséquemment léger, et nous avons pris pour cela, deux métaux pesants!... Le métal monnayé considéré à la fois comme marchandise, et comme unité de mesure de la valeur ou du prix des autres marchandises, et la cause de cette confusion universelle qui existe dans la science de l'économie politique, et que osons dire que cette variation souvent arbitraire dans l'unité qui mesure la valeur ou le prix de l'industrie, est peut-être l'une des causes principales aussi de cette énorme inégalité des fortunes. Revenons à notre objet.

Le papier monnaie tel que nous l'avons aujourd'hui, est créé des banques. C'est celui qui paraît le mieux adapté comme substitut de l'or et de l'argent. Le but de ce papier doit être de simplifier les transactions commerciales, d'exiter une circulation à beaucoup moins de frais que par le métal, et d'employer ce même métal au commerce extérieur.

Deux choses sont absolument nécessaires pour se servir convenablement de l'instrument papier, la confiance et conséquemment le crédit.

Une banque revêtue de la confiance publique, parceque l'on sait qu'en tout temps elle peut se mettre en état de payer en or ou en argent les billets qu'elle y a émis, n'a plus besoin de cumuler l'or et l'argent dans ses coffres, et de [illegible] en nature prêts pour la société. Elle prête par exemple pour 100,000 de ses billets, le reste [illegible] sommation [illegible] avances de suite dans la circulation, avant d'être présentés à l'encaissement. La banque peut donc avec 020,000 d'espèces, être toujours en état de payer le point nombre de ses billets qui lui sont présentés de tems à autre. Lion consent ainsi alors que 020,000 en espèces fesant le service de 3100,000; au moyen des billets au banque 630,000 en or ou en argent sont épargnées; et que si la même opération se fait simultanément par plusieurs banques toute la circulation pourra se faire avec la cinquième partie de l'or et de l'argent qu'il aurait fallu sans ce moyen.

Maintenant appliquons cette théorie. Supposons que toute la circulation des Etats-Unis s'élève à quatre vingt millions; c'est-à-dire qu'il faille pour circuler le produit annuel de leurs terres et de leur travail, quatre-vingt millions de piastres. Supposons également que les banques versent pour quatre vingt millions de billets, et gardent dans leurs caisses seize millions en espèces pour faire face au courant, il restera donc dans la circulation soixante quatre millions en or et en argent, et quatre vingt millions de billets de banque, ou cent quarante quatre millions tant en papier qu'en argent.—Mais le produit annuel des ter